

Défense de Sade

Effrayante liberté

Des réflexions comme celle de M. Favre ravivent un vieux malaise, aussi ancien que l'équivoque d'où elles tirent uniquement leur apparence de raison, et leur allure d'honnête révolte. Touchant la pensée politique, il s'agit d'un phénomène d'importance. C'est la grande équivoque intellectuelle de la gauche, toujours présente là où la gauche politique, que ce soit pour les accueillir ou pour les contester, se mesure aux œuvres, aboutissement le plus fréquent, ou le plus visible, de la recherche théorique (philosophique, poétique, littéraire).

En dépit de son vague, ce que désigne le mot de gauche est assez clair. C'est le choix du mouvement pratique de la libération des hommes : la liberté comme exigence première. Ce mouvement s'accomplit en principe au sein du mouvement plus général de la recherche du vrai — et l'un ne devrait jamais contrarier l'autre, selon un optimisme qui n'est nullement insensé si l'on prend assez de recul. D'où vient alors qu'existe un obscurantisme de la gauche, dont le texte de M. Favre est exemplaire ?

Le refus de voir

La gauche des pays qui en sont à un stade économique comparable au nôtre est composée, pour l'essentiel, d'humanistes. Ces hommes n'ont d'autre « philosophie » que la morale traditionnelle, laquelle n'a d'autorité que religieuse, en l'occurrence celle du Dieu de terreur et d'amour. Mais il se trouve que par tout ce qu'il arrache à l'inconscience, le mouvement de la recherche mène toujours plus près d'une absolue négation de cette morale. Pour nous, comme dit Hegel, cette négation est déjà accomplie.

Les humanistes de la gauche qui travaillent à la libération de l'homme ne veulent pas voir ceci : que la liberté peut être effrayante, et qu'elle est toujours dangereuse. Il n'y a pas un homme qui ait eu la force de vouloir être libre jusqu'au bout. Ils voudraient par exemple ne pas voir ce que Sade a vu et fait voir. Ce qu'il a vu est en chacun de nous, y était avant lui, Tibère ou Néron ne sont pas d'après lui. Il n'a rien inventé. Que le vertige, l'angoisse et la nausée s'emparent de nous devant ce qu'il nous donne à voir, il n'y a rien que de normal à cela (mais comment ne pas relever que quelques lignes d'une analyse de Freud y parviennent aussi bien ?). Devrions-nous de là nous forcer à ne pas voir ? Ou : les humanistes de la gauche, s'ils s'avouaient ce que la liberté a d'effrayant, craindraient-ils de n'aimer plus la liberté ? Il est clair que ce choix en eux n'est pas fait.

D'où ces questions qui périodiquement reviennent : faut-il brûler ceci,

La longue lettre d'un de nos lecteurs d'Annecy, M. Pierre Favre, que nous avons publiée dans notre numéro 68 sous le titre « Doit-on brûler Sade ? », a provoqué de nombreuses réactions. M. Favre, rappelons-le, reprochait à la presse de gauche, et singulièrement au « *Nouvel Observateur* », de citer trop souvent Sade, et de façon favorable, alors que, disait-il, le *Divin Marquis* ne saurait se confondre qu'avec les bourreaux des camps de concentration. Nous avons publié la semaine dernière la lettre d'une lectrice qui contredisait M. Favre. D'autres lettres, d'approbation ou de désapprobation, nous sont encore parvenues. On nous a cité, en faveur de la thèse de M. Favre, un article paru récemment dans l'*hebdomadaire belge « la Gauche »*, mais aussi la préface aux *morceaux choisis de Sade écrite par Maurice Nadeau* il y a près de vingt ans, où il faisait bon marché de cette assimilation de Sade aux bourreaux nazis... En réponse à l'article de M. Favre, nous publions aujourd'hui deux textes d'écrivains de gauche : Dionys Mascolo et Philippe Audoin, qui, lui, s'exprime avec l'accord d'André Breton et du groupe surréaliste.

cela ? — Sade, Kafka et Nietzsche, dont se réclamaient les nazis. Mais comment sauver Marx, dont n'ont cessé de se réclamer les juges d'instruction du stalinisme, et Freud, qui se demandait lui-même comment l'homme, dans l'absence d'entraves qu'il apercevait au terme de ses découvertes, pourrait survivre, et Baudelaire, et les romantiques allemands, et Kant, qui est peut-être à l'origine de tout ? Un vertige second, celui de la destruction, devrait s'emparer de l'humanisme. Et en effet la question : « s'il faut brûler », n'est pas qu'une paresse de langage. Ceux qui veulent organiser le monde selon des vérités de morale doivent la rencontrer.

Un crime de la raison

Le nazisme n'était pas négateur : il était édificateur, organisateur, conservateur. Il fut même la réalisation moderne de l'idéal spartiate (que bon nombre d'humanistes continuent d'admirer et d'aimer). Il est un crime de la raison, de cette raison dont Swift se demande si, à peine est-elle corrompue, elle n'est pas plus redoutable que l'état de bête brute. Les camps de concentration nazis, les charniers n'avaient rien de sadique. Hitler, Himmler ne furent pas conduits à les inventer par la volonté d'aller aux limites de la négation qui est à l'œuvre dans la volupté, de la folie d'avoir un corps. Les fonctionnaires des camps nazis appartenaient au monde du travail organisé, non à celui de l'imagination érotique. La fantaisie sadique n'y trouva que très accidentellement à se satisfaire, et ce n'est pas elle qui en fit l'horreur. Pas plus qu'elle ne fit l'horreur des purges stalinienne.

Il y a autre chose à dire. Tout l'édifice de la théologie chrétienne (œuvre de générations de penseurs acharnés, subtils et profonds) est un monument d'intégration à la pensée de Dieu même, de la réalité sadique alors inconnue en tant que telle. Pen-

dant un très long temps, le sadisme éternel de l'imagination humaine fit partie intégrante de Dieu.

Brûler saint Augustin

La décrépitude enfin venant à chasser de cette dernière notion quelques-uns des attributs qu'elle étouffait en elle, le sadisme put s'extérioriser. C'est le progrès. Il n'y en a pas d'autre, ou tous procèdent de celui-là. Mais, ne serait qu'il ne faut rien brûler, il faudrait assurément brûler saint Augustin l'un des premiers, lui qui, pour imposer la vue infâme du péché originel, qui n'a de place ni dans l'Ancien Testament, ni dans les Évangiles, ni chez saint Paul, justifie vingt fois la souffrance des enfants : sous un Dieu juste et tout-puissant, les maux auxquels les petits enfants sont soumis ne pourraient leur être infligés, s'ils ne recevaient de leurs parents un principe mauvais, pour lequel ils doivent être punis.

Il n'y a pas de grande pensée qui ne soit libératrice. Mais il n'en est pas qui ne soit dangereuse. L'exemple majeur en est encore Nietzsche. Il est trop simple, comme François Châtelet le faisait ici tout récemment, d'attribuer à l'incompréhension ou à la mauvaise volonté générale les grossièretés inouïes dont Nietzsche fut source et victime. Parce qu'elle retire toute assurance, toute sécurité, détruit tous les refuges des « vérités » stables, on cherche à oublier cette pensée. Une réflexion « de gauche » doit pourtant en passer par elle. La critique marxiste se confirme, s'approfondit et se radicalise dans la critique nietzschéenne de la genèse des valeurs morales.

Mais à ce point, c'en est fini de parler de l'humanisme de gauche. Tiré de l'équivoque, il lui faut ou s'accepter comme révolutionnaire, les deux mouvements réconciliés en lui (et il devient impossible notamment de médire de Sade), ou s'avouer son néant. Son néant théorique s'entend.

DIONYS MASCOLO

Une hyper- morale

En concluant que l'œuvre de Sade ne pouvait pas être un « guide d'action » pour la gauche, M. Pierre Favre ne risquait pas d'être contredit. L'action de la gauche ne saurait pas davantage se réclamer des « Chants de Maldoror », du Pottatch, des sacrifices aztèques, des oracles rituelles des anciens ou des primitifs, ni d'aucuns de ces dérèglements où l'homme, selon l'expression de Michelet, s'approche le plus près qu'il peut de l'objet de son horreur.

Si l'ordre établi prétend assurer la conservation de l'espèce, qu'on peut à la rigueur assimiler au Bien, les déchainements de violence et de destruction ressortissent assurément au Mal. Certains pourtant sont, ou étaient, institutionnels. Le souci du Bien, en pareil cas, se garde de les ignorer et leur fait au contraire la part assez belle. Non sans raison : tout humanisme qui tient le Mal pour extérieur ou vise à l'exclure cesse de concerner l'humain, s'enferme dans ses propres mensonges et s'allie en fait à la répression.

Le héros sadique est primordial : il assume sans réserve toute la bestialité originelle et, en même temps, la voue à des fins égoïstes mais purement humaines ; il nous le dit, le répète, il prend modèle sur l'Univers « qui se dégrade à coup sûr, qui supplicie et qui détruit la totalité des êtres qu'il mit au monde », il l'imite au prix d'une tension prodigieuse, s'égale à lui et, à la limite, le comprend. En cela, il est en effet divin, atteint le Ciel « et sur la terre jette Dieu ».

Sade tend le miroir

De ce fait, Sade est exemplaire : il est en tout homme. Il tend à chacun le miroir où s'inscrit l'image terrifiante mais inoubliable de sa propre liberté : liberté pour soi, liberté furieuse, dont on se détourne — seul modèle toutefois de cette liberté-pour-autrui dont on affecte de faire cas exclusivement. A qui s'aviserait de dénoncer le contenu « réactionnaire » d'une attitude philosophique ou morale qui ferait la part de ces emportements, il suffirait d'opposer la thèse de H. Marcuse (1) : « Ainsi la régression assume une fonction progressive. Le passé redécouvert fournit les modèles exigeants qui sont mis sous tabou par le présent. » Par passé, on entend évidemment ici celui, gênant pour les belles âmes, de la horde primitive (vraie ou supposée) et aussi ce qui subsiste dans la mémoire secrète de l'adulte de la voluptueuse férocité des très jeunes enfants : source tenue pour honteuse, toujours agissante cependant, même si l'on se flatte de puiser à d'autres eaux. A vrai dire, la révolte, l'insur-

(1) « Eros et Civilisation », éditions de Minuit, 1963.